

SESSIONAL INSTRUCTOR
DEPARTMENT OF FRENCH, SPANISH AND ITALIAN
UNIVERSITY OF MANITOBA
422 FLETCHER ARGUE BLDG. – WINNIPEG – MANITOBA R3T 2N2
<poliquin@cc.umanitoba.ca>

RÉSUMÉ Le roman *D'un océan à l'autre* de Robert de Roquebrune fait état de la rébellion de Louis Riel et de la construction du Canadien Pacifique à la fin du XIX^e siècle. Cette étude vient confronter la structure mélodramatique du roman et interroge le discours social afin de voir si cette analyse relationnelle incite à conclure à une forme de distanciation, sinon d'ambiguïté du discours littéraire de ce roman republié à l'intention de la jeunesse canadienne-française en 1958.

MOTS CLÉS Discours social. Mélodrame. Métissage. Canadien-français. Rébellion du Nord-Ouest.

Robert de Roquebrune o la implosión de discursos

RESUMEN La novela *D'un océan à l'autre* de Robert de Roquebrune, trata sobre la rebelión de Luis Riel y la formación del Canadá del Pacífico durante el siglo XIX. Este estudio confronta la estructura melodramática de la novela y plantea preguntas sobre el discurso social, con el objetivo de ver si un análisis relacional permite concluir una forma de distanciamiento o de ambigüedad del discurso literario en esta la novela, que fue reeditada para la juventud canadiense de habla francesa en 1958.

PALABRAS CLAVES Discurso social. Melodrama. Mestizaje. Canadá francés. Rebelión del Noroeste.

Robert de Roquebrune or the Implosion of Discourses

ABSTRACT Robert de Roquebrune's novel *D'un océan à l'autre* (republished for French-Canadian youth audience in 1958) deals with Louis Riel's rebellion and the forming of the Pacific Canadian territory at the end of the 19th century. This study addresses the novel's melodramatic structure and interrogate its social discourse in order to see whether this relational analysis can allow us to propose a distinct generic reading and flag up the ambiguities of the novel's literary discourse.

KEYWORDS Social discourse. Melodrama. Racial mix. French-Canadian. North-West rebellion.

Robert de Roquebrune ou l'implosion des discours

LAURENT POLIQUIN

Longtemps directeur des Archives canadiennes à Paris, Robert de Roquebrune a laissé une œuvre modeste qui s'est difficilement imposée dans l'histoire littéraire¹. Si on exclut son œuvre mémorialiste dont *Testament de mon enfance* “[résumerait] mieux que ses romans historiques le talent de Robert de Roquebrune” (Tougas, 1967: 144), nous pourrions tenter d'expliquer un certain silence critique à son sujet par l'impartialité, voire les fabulations historiques dont il a fait usage dans ses romans historiques, notamment dans *D'un océan à l'autre*² sur lequel je m'attarderai. Il serait d'ailleurs très tentant d'y voir un racisme rétrograde dans cette œuvre publiée à Paris en 1924 et qui fait état de la rébellion de Riel et de la construction du Canadien Pacifique en soulignant à gros trait dans l'avant-propos que les “Indiens achèvent de mourir dans leurs réserves où ils sont conservés comme des bibelots rares” (1924: 9) et que l'objet du roman sert à démontrer “aux étrangers que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des métis” (id.: 10). Il importe de situer l'œuvre dans son contexte social et de comprendre aussi la position symbolique ambiguë dans le champ littéraire de cet auteur qui a somme toute marqué le paysage intellectuel du Québec, notamment en prenant part à la fondation du *Nigog*, une revue qui a marqué un jalon dans le débat institué entre les régionalistes et les exotiques au début du siècle dernier. Mon dessein est de confronter d'abord la structure mélodramatique du roman à la lumière de la théorie

1 C'est d'ailleurs le sujet d'un article publié en 1981 par Richard Chadbourne de l'Université de Calgary. Ce dernier tente de réhabiliter Robert Lacroque (1981: 436-444).

2 Sauf indication contraire et pour des raisons de lisibilité, nous utilisons l'édition jeunesse de ce roman paru chez Fides en 1958.

littéraire (Ubersfeld, Hamon), sachant que l'auteur prétend que son roman "tient du cinéma et a été composé comme un film" (id.: 9), et d'interroger ensuite le discours social qui circule dans le Québec de 1923, soit un an avant la parution *D'un océan à l'autre*, et cela dans le but de voir si cette analyse relationnelle entre le discours littéraire et le discours social, et entre le code générique et idéologique du mélodrame et celui en usage dans le roman, une double analyse donc, incite à conclure à une forme de distanciation, sinon d'ambiguïté du discours littéraire de ce drôle de roman.

MÉLI-MÉLODRAMATIQUE

Si l'on part du postulat classique de la sociocritique pour qui "un texte [...] est un produit ancré dans l'idéologique; qu'il ne se borne pas à être, mais qu'il sert à quelque chose; qu'il produit –et est produit par– l'idéologie" (Hamon, 1997: 6), on ne peut pas détacher ce roman de ces effets idéologiques annoncés en grande pompe dès l'avant-propos:

Je serais donc heureux que ce livre-ci contribuât à faire comprendre aux étrangers que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des métis et qu'il fit connaître un peu ce que sont les vrais Canadiens et particulièrement les Canadiens-Français. Que ce soit donc, si l'on veut, l'objet de ce roman.

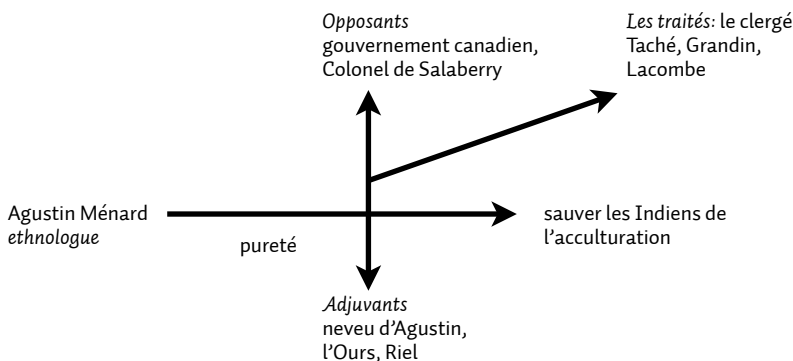
(ROQUEBRUNE, 1924: 10)

"Avant-propos" qui pourrait brouiller les pistes, d'autant que les références au métissage sont nombreuses dans le roman, mais qu'elle n'en constitue pas l'objet même. D'ailleurs, le titre du roman annonce autre chose: *D'un océan à l'autre*, est non seulement une devise, mais exprime le désir d'expansion de la modernité par l'étalement d'un chemin de fer *A Mari usque ad Mare*. On pourrait stipuler que cette corruption de la nature, parce qu'elle force le paysage à se redéfinir (et du même coup l'identité nationale), pousse les frontières à s'élargir et fait du train un *Hermès* du modernisme, du changement, de l'altération de la pureté

originelle des villes et des hommes. Un village, comme Fort Garry, rencontrera son lot d'innovations, notamment en architecture, qui le transformera en ville, lui fera perdre son innocence et en modifiera jusqu'à son nom, pour devenir Winnipeg. Dans la bouche du personnage d'Augustin Ménard, ethnologue-sauvagiste, on lit à propos de Fort Garry:

On croirait se trouver en face de l'une des villes de l'ancienne Nouvelle-France. Québec, au temps de Champlain, et Montréal, au temps de M. de Maisonneuve, devaient avoir cet aspect. Je voudrais que l'on conservât Fort-Garry tel qu'il est encore, que l'on ne modifiât rien ici. Il faudrait faire classer ce poste par une commission d'historiens. Ces palissades et ces maisons fortifiées ont autant d'importance pour notre archéologie nationale que Carcassonne en a pour la France et Burgos pour l'Espagne. [...] Et dire qu'il existe des gens assez insensés pour vouloir fonder ici une ville moderne et sans intérêt, des gens qui voudraient [...] faire passer ici le chemin de fer! (ID.: 53)

Dans un schéma actanciel, on pourrait poser ce conservatisme, cette soif de pureté originelle, à titre de quête par ce même Augustin Ménard, mais aussi par les efforts des Métis de la Rivière-Rouge pour contrer cette expansion territoriale par l'envahisseur, le gouvernement canadien. En suivant le schéma actanciel du mélodrame, nous pourrions obtenir un tracé dans laquelle sauvetage de l'acculturation des Indiens, donc le frein à l'expansion du chemin de fer, se pose en objet d'une quête de pureté:



Mais ce schéma ne peut s'élaborer qu'en considérant le métissage, donc la formation d'une impureté de la race canadienne-française [sic], comme étant une tare à dénoncer. Ici les contradictions du personnage de l'ethnologue sont curieuses pour notre observation. Dans la première partie du roman qui en compte trois, Augustin Ménard martèle au Colonel de Salaberry et à l'évêque Monseigneur Grandin l'idée que les Indiens convertis et les Métis ont perdu leur caractère, "leur antique cruauté et leurs mœurs pittoresques" (id.: 8) qui les rendaient intéressants à ses yeux³. Or, une explication de l'origine historique du métissage canadien-français attribuant au célèbre ministre Colbert sous Louis XIV la tentative infructueuse d'inciter les Canadiens-français à "[s']allier] à des sauvagesses" (id.: 20) disparaît de l'édition jeunesse publiée chez Fidès en 1958, de même que l'affirmation selon laquelle Augustin Ménard aurait aimé être métissé, on peut lire: "Je regrette, quant à moi, de n'avoir pas quelque grand'mère huronne" (id.: 20-21). L'apparition dans l'histoire d'un premier métis inconnu vient renforcer le discours raciste vis-à-vis des Métis qui selon le personnage de Jacques Ménard, jeune neveu adoptif de l'oncle Augustin, ont les yeux retroussés et ne portent pas de barbe en raison de l'ascendance asiatique des Indiens⁴. Tous ces penchants qui inciteraient à conclure à un effet idéologique aux frais des Métis sont contrebalancés par l'intérêt que porte Augustin Ménard à la figure de Riel, même si ce dernier est décrit comme un déséquilibré en raison de son métissage.⁵ Le voyage qu'entreprendra Ménard et son neveu en direction du Nord-Ouest a pour double objectif de rencontrer des tribus païennes qui n'ont pas été

3 Ce martèlement revient particulièrement à trois reprises à la page 9, 18 et 33. On peut lire à la page 9 de l'édition de 1958: "Si vous voulez parler des métis, colonel, je vous dirai qu'au point de vue de mes études, ils ne sont nullement intéressants. [...] Je préfère encore les sauvages de la province de Québec qui sont purs de tout alliage et qui n'ont pas dégénéré jusqu'à avoir du sang français ou anglais dans leur veines..."

4 Voir l'édition de 1958, p. 39.

5 On peut lire: "[...] en lui le mélange de la race indienne avec le sang français semble avoir produit un déséquilibre" (id.: 31).

corrompues par la société et l'évangélisation, rencontrer Riel et l'aider dans sa lutte contre l'annexion forcée par le gouvernement canadien. Ménard, qui ne voyait aucun intérêt dans l'étude des Métis, se ravise: non seulement Riel a "beaucoup d'intelligence dans [le] regard" (id.: 55), mais il avoue qu'il a été "injuste pour cette race" (ibid.); en audience avec Riel, il lui dit: "Je suis tout acquis à la cause des métis et je souhaite que vous soyez victorieux dans votre lutte contre le gouvernement canadien" (id.: 57).

Si l'on se fie aux observations d'Anne Ubersfeld sur le double schéma actanciel du mélodrame pour lequel "c'est le traître qui est le sujet actif" (Ubersfeld, 1976: 195), nous pourrions essayer de repositionner Augustin Ménard comme un certain dépositaire de conventions sociales à la faveur d'un discours de survivance des Canadiens français, comme un relais laïque du désir d'évangélisation du clergé. Non seulement la quête mise en jeu viendrait affirmer la soumission des Indiens et des Métis dans l'espace social et pour lequel le chef autochtone Ours s'oppose, mais le traître, l'homme du milieu, celui dont les valeurs sont partagées entre celles du clergé et celles de ces ancêtres autochtones, serait Riel. Un reproche que ne manquera pas de lui faire l'Ours: "Mais le Soleil qui est le dieu de notre race, t'ordonne de chasser enfin l'ennemi" (Roquebune, 1924: 90) L'ennemi étant bien entendu le clergé en commençant par l'évêque Taché. Remarquons le "enfin" de cette remontrance, qui laisse supposer autant un regret qu'un souhait et qui montre clairement dans quel camp le représentant des Indiens considère Riel.

Sommes-nous en face du romancier rusé, qui nous a laissé croire au racisme primaire de son personnage principal, renforcé par un avant-propos pour le moins direct quant à ses intentions nationales, or qu'il n'en n'est rien? À cette étape-ci de notre recherche, l'étude du discours social dans la presse canadienne-française s'impose afin de venir appuyer la double hypothèse qui peut sembler paradoxale, soit d'un racisme vis-à-vis des phénomènes de métissage, dans une perspective où la pureté de la race est un présupposé idéologique partagé par la majorité, mais aussi d'un changement de paradigme à partir de la pendaison de Riel en 1885, où il y aurait un consensus social qui avouerait le préjugé injuste et

forcément négatif vis-à-vis des Métis, et qui chercherait à accepter davantage ce peuple opprimé. Ce qui n'est pas sans teinter de contradiction le roman de Roquebrune; d'une part, l'avant-propos et le discours des personnages du roman récusent le métissage, mais d'autre part la figure de Riel, dans son combat contre l'annexion de la bourgade de Fort Garry, acquiert une valeur positive.

QUAND LE DISCOURS LITTÉRAIRE AFFRONTÉ LE DISCOURS SOCIAL

Nous venons donc de voir que ce récit tente de concilier deux épisodes de l'histoire collective, celui de l'expansion du pays vers l'Ouest et celui du drame des Métis confrontés à l'envahisseur canadien. Nous sommes donc en présence de plusieurs idéologies:

- celle de l'expansionnisme du Canada de l'Est vers l'Ouest, par le moyen de la voie ferrée;
- celle du rayonnement agricole et religieux des Canadiens français jusque dans l'Ouest;
- celle d'un ethnocentrisme favorisant la pureté de la race canadienne-française au détriment du métissage;
- et d'une façon corollaire un conservatisme pour le moins paradoxal, qui peut se traduire par un refus de modernisme dans cette urbanité naissante de Fort-Garry ou du refus de tout métissage, mais qui glorifie le "bond gigantesque" du Canada (id.: 125), ce sont les mots de l'auteur, pour parler des bienfaits de cette possession élargie du territoire canadien par la locomotive. Sans parler également des sympathies avouées (id.: 57) pour le chef Métis, Louis Riel, tantôt un déséquilibré (id.: 31), tantôt, un ami (id.: 61).

Voilà donc les énoncés idéologiques qui viendront guider mon exploration du discours social tel qu'il pourrait s'inscrire, durant l'année de rédaction du roman que je présume être 1923. Pour des raisons de disponibilité, je me suis attardé au journal *Le Devoir* des mois de février à

juin de l'année de référence. Je suis donc parti avec certaines pistes de discours que semblait tenir le roman pour me laisser envahir quelque peu par l'amas d'information qu'offre un tel échantillonnage.

J'ai par la suite divisé en quatre sections les éléments que j'ai extrait du journal *Le Devoir* et qui me semblaient faire écho au roman de Roquebrune: métissage et survivance; immigration et exode; modernisme versus conservatisme; ainsi que l'expansionnisme que permet le transport ferroviaire. Je dois souligner qu'à regret, j'ai dû mettre de côté des articles fascinants, dont deux illisibles (5 et 9 mars 1923), sur la situation scolaire au Manitoba qui auraient pu fournir des renseignements précieux sur la perception des Canadiens français du Québec concernant les difficultés causées par la loi Thornton de 1916 quant à l'enseignement du français au Manitoba. Avec le recul, je constate aussi que même si la présence de l'Ouest est persistante dans le discours social tel qu'il se présente dans notre journal et année de référence, le métissage, son refus ou son acceptation, n'est subtilement présent que par la figure de Riel, donc il serait vain de chercher un rappel du métissage dans le discours social, comme si nous étions en présence d'une *absence* propre au discours idéologique. On peut supposer que le Canadien français lecteur du *Devoir* en 1923 reste encore au fait, même vaguement, quarante ans plus tard, de la révolte des Métis qui a entraîné la perte ou l'assassinat de Louis Riel. Non seulement certains articles portant sur la situation scolaire au Manitoba se répercutent en échos de la naissance troublée de cette province, mais des rappels des événements s'inscrivent très concrètement dans un article du 11 juin 1923 portant sur le décès d'Ambroise Lépine, présenté comme le "lieutenant de Louis Riel". L'utilisation d'adverbes et d'adjectifs favorables au personnage (sa "taille herculéenne", sa "force extraordinaire", sa "paix profonde") accrédite l'idée d'une image positive de celui qui vient de terminer "sa vie tourmentée", selon les mots rapportés par le journaliste. Inutile encore de chercher à rattacher le personnage de Lépine au peuple Métis, bien qu'il y soit attaché, l'important aux yeux du journaliste se rapporte aux événements historiques entourant Riel. Cette absence de métissage des habitants francophones de la Rivière-Rouge est d'autant plus absente, lors d'un appel aux ouailles trifluviennes de la part de monseigneur

Cloutier, en faveur de la reconstruction du collège de Saint-Boniface, ravagé par le “fléau de l’incendie” le 25 novembre 1922 où 9 élèves et un jésuite ont perdu la vie (27 avril 1923). Le discours de l’évêque republié dans son intégralité dans le journal rappelle la “tradition féconde d’un long passé de dévouement et d’énergique labeur” par ces “apôtres du pays de l’Ouest” qui ont fondé grâce à monseigneur Provencher en 1818 “le château-fort de la cause religieuse et nationale dans cette partie [du] pays”. Le discours de monseigneur Cloutier va même jusqu’à familiariser la relation entre ces Canadiens français éloignés les uns des autres, où certains vivent dans “la vieille province-mère” (nous soulignons) et se doivent de ne pas “rester sourds à la requête de leurs frères”. Tout discours qui évoquerait le métissage de cesdits “frères” est littéralement évacué: le non-dit vient en quelque sorte cacher le réel.

Cette réflexion montre la portée du sentiment d’altérité du Canadien français, bien conscient depuis la conquête qu’il y a *lui* et qu’il y a *eux*. Roquebrune fait remarquer à son lecteur, *a priori* français, dans une note de bas de page à la fin du roman *D’un océan à l’autre* la définition d’un Canadien français:

Les Canadiens français et surtout ceux du Québec n’accordent le titre de Canadiens qu’à leurs compatriotes de race française. C’est là une vieille habitude de langage. Les Anglais, les Irlandais et toute autre race du Canada ne sont pas pour eux des Canadiens. Cette fierté est légitime chez des gens qui descendent des premiers fondateurs du pays et qui sont purs de tout mélange avec les Indiens ou avec les nouveaux venus. (1924: 120)

Cette vision ethnocentrique des Canadiens français “purs de tout mélange” Indiens ou autre “nouveaux venus”, semble s’accorder parfaitement avec les débats entourant l’immigration et l’exode de la main d’œuvre vers les États-Unis. Le journaliste correspondant à la colline Parlementaire et professeur à l’Université de Montréal en 1923, Georges Pelletier, qui succédera à Henri Bourassa à la direction du journal *Le Devoir* de 1932 à 1947, signe un article le 9 mars 1923 qui vient conforter cette position ethnocentrique de l’identité canadienne-française. Il cite les propos d’un professeur à l’Université de Toronto,

Gilbert Jackson, qui vont à l'encontre dit-il des "clameurs concertées en faveur d'une immigration nombreuse au Canada":

Au lieu de crier aux gens d'Europe de venir partager notre héritage avec nous, et de leur montrer des hommes perdus jusqu'au cou dans nos champs de blé, nous ferions bien de nous rendre compte qu'en somme nous pouvons tout au plus les inviter à venir partager avec nous nos déficits de chemins de fer. (9 MARS 1923)

Pour Pelletier, l'affirmation d'un anglo-saxon de Toronto qui s'accorde parfaitement au discours des groupes nationalistes vient appuyer l'idée que les Canadiens français ne sont plus les seuls à penser aux "périls de cette politique" de l'immigration:

Cent fois, ou plutôt mille fois, dans les colonnes du Devoir au risque d'ennuyer nos lecteurs, nos rédacteurs ont signalé maintes illusions des partisans de l'immigration intense. Nous n'étions pas seuls, nous ne le sommes plus, du moins, puisque des observateurs, étrangers à la politique et au journalisme, et qui prennent la peine d'étudier le sujet [...] confirment la plupart de nos réflexions [et] démontrent les périls de cette politique. (IBID.)

Des "périls", dont les conséquences avouées en toutes lettres, confirment la peur de "[constituer] une nation avec des éléments disparates" (ibid.). Cet article montre bien qu'il serait facile d'affubler les Canadiens français de raciste, mais c'est ignorer ce que Georges Pelletier souligne clairement, que ceux-ci ne sont pas les seuls. L'autre, l'Anglais, l'orangiste, questionne aussi ces mouvements migratoires. Dans un autre article du 24 mars 1923, il est fait mention du député de Provencher au Manitoba, Arthur-Lucien Beaubien d'ascendance politique libérale progressiste, qui se montre en faveur d'une plus grande immigration, du moins pour le Manitoba, déplorant même le départ forcé des communautés mennonites de sa province. Ce qu'un certain M. Power vient contredire en affirmant qu'au Manitoba "le climat est trop sec".

Enfin si nous nous attardons au discours social sur la modernité, j'ai pu mettre la main sur une belle variété d'articles et de publicité, souvent du célèbre magasin *Dupuis Frères* et aussi, et d'une façon omniprésente, du *Pacifique Canadien*, comme on l'appelle à l'époque. Autant les nouvelles technologies que sont les machines à laver, le transport ferroviaire et même la dactylographie viennent enrichir l'essor de la modernité, autant le discours clérical, également présent à la même époque dans les pages du journal, vient souligner les effets pervers d'une société "consommée par la fièvre des plaisirs", la "convoitise" et la "science de la richesse" (26 février 1923).

SUITE DE L'ANALYSE DES DISCOURS

En surface, nous pourrions être tentés d'observer des lignes de convergence entre le discours social et le discours littéraire. Cette perception est pernicieuse. Elle peut nous faire oublier que le modernisme d'un auteur cache un conservatisme dans le regard critique du contemporain que nous sommes. En entrevue le 14 septembre 1972 avec Annette Hayward, Robert de Roquebrune avoue qu'à l'époque de la fondation de la revue *Nigog* en 1918, dont l'objectif est d'éveiller la curiosité des Canadiens français sur la littérature et l'art contemporain, était agacé par le nationalisme (Hayward 1972: 234). Le recensement des articles publiés par Roquebrune à cette époque fait dire à Hayward que "dans l'ensemble, les articles de Roquebrune témoignent d'un certain mépris envers le goût artistique des Canadiens, voire des masses en général" (id.: 235). Ces observations permettent à tout le moins de penser à un écart (Hamon, 1997) dans le positionnement symbolique de l'auteur *D'un océan à l'autre* par rapport à la majorité ("la majorité est la médiocrité"⁶). Cet écart peut aussi s'observer dans le texte par la récurrence d'une prise de position ambiguë en faveur du métissage et de la culture indienne. Que ce soit par l'intérêt excessif ("maniaque" dira

6 La Rocque de Roquebrune, "À propos de M. Henry Bordeaux", cité par Annette Hayward (1972: 235).

Monseigneur Grandin (18)) de l'ethnologue pour les peuples autochtones et sa quête en vue d'obtenir la signification du talisman que lui a vendu l'Ours, ou pour son regret "de n'avoir pas quelque grand'mère huronne" (Roquebrune, 1924: 20-21), ou encore pour l'aide apportée à Riel en préparation d'une rébellion et qui fera dire à l'Ours qu'il est "un ami des métis et des Indiens" (id.: 61), Roquebrune vient contredire, ou du moins éclairer d'une manière toute particulière, un non-dit du discours social qui voudrait récuser toute forme de métissage, de l'Indien comme de l'étranger.

D'autres écarts peuvent être observés à la lumière du code idéologique du mélodrame tel que défini par Ubersfeld pour qui le mélodrame "est le lieu où se fait la réconciliation fantasmatique d'une société, où la bourgeoisie se rêve comme totalité nationale" (1976: 194), comme une "image qu'une classe donnée (en l'occurrence la classe dominante) se fait d'elle-même et de sa place dans l'univers social" (ibid.). À titre d'exemple, la figure de l'indien, associé à des "voleurs" de pemmican (id.: 42), à des "assassins" (id.: 45), à des "violeurs" (id.: 95-96) est également celui qui peut contrer le gouvernement canadien dans ses plans d'expansion et faire fi de l'évangélisation infantilisante des évêques. Quant au clergé, que ce soit dans les paroles du Père Lacombe et des évêques Grandin et Taché, il épouse la cause des Métis ("les métis sont ici chez eux et [...] ils ont bien le droit de défendre leur bien s'ils le jugent menacé" (id.: 30), mais c'est pour la réfuter au moment d'une forte agitation et pour refuser aux Métis la bénédiction de leur révolte (id.: 89). Nous sommes donc en présence de bons qui deviennent des méchants dans les figures ecclésiastiques; des méchants qui deviennent bons dans la figure de l'Ours, cet indien voleur, assassin, mais aussi grand ami de l'homme blanc; et encore des naïfs comme l'ethnologue Ménard, mais qui, en osant s'aventurer sur le terrain de leur préjugé, en viennent à modifier leur point de vue sur les Métis.

Tous ces positionnements ambigus du discours littéraire de ce roman, si on exclut les faiblesses inhérentes d'un roman qui pêche par excès de naïveté, peuvent-elles permettre de croire à une ruse de l'auteur qui se joue du lecteur dans un "univers normatif contradictoire" (Hamon, 1997: 226)? De même, est-il permis de poser

l'hypothèse que le roman transforme et reconfigure ce discours pour ses propres besoins littéraires? Dans le discours social, les prises de position en faveur du chemin de fer, bien qu'elles soient avec certaines affirmations favorables à l'expansion du Canada dans le roman, sont contrebalancées par certains des débats sur les coûts très élevés de la construction du chemin de fer et du désir de voir ralentir de part et d'autre le flux migratoire. Quant aux effets du modernisme, on a selon les points de vue, notamment celui du clergé, des discours discordants qui semblent s'enligner avec les contradictions du roman. Quant au métissage: d'un côté, le littéraire nous présente Riel métis, et s'excuse de l'avoir déconsidéré, sans jamais poser si ces excuses s'adressent à l'ensemble du peuple Métis ou à Riel seul; de l'autre côté, le discours social semble gommer le métissage en faveur d'une pureté raciale, vigoureusement contre une nation composée d'éléments disparates. Toutes ces distances du discours littéraire, ainsi que ce foisonnement de contradictions, nous montrent de belles déconstructions implicites des idéologies en présence. Notre analyse relationnelle permet alors de constater la merveilleuse implosion des discours, intentionnelle ou non, qui s'écroulent dès le point final *D'un océan à l'autre*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

HAMON, PHILIPPE (1997) *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, [1984].

ROQUEBRUNE, ROBERT DE (1924) *D'un océan à l'autre*, Paris, Éditions du monde nouveau.

ROQUEBRUNE, ROBERT DE (1958) *D'un océan à l'autre*, Montréal, Fides, Collection "Le Pélican".

TOUGAS, GÉRARD (1967) *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, PUF.

UBERSFELD, ANNE (1976) "Les bons et le méchant", *Revue des sciences humaines*, vol. XLI, n° 162, pp. 193-203.

CHADBOURNE, RICHARD (1981) "Robert de Rocquebrune, romancier québécois méconnu", *The French Review*, vo. 54, no 3, février, pp. 436-444.

HAYWARD, ANNETTE (1972) La Rocque de Roquebrune, "À propos de M. Henry Bordeaux", *L'Action*, 4.162 (16 mai 1914): 1.